

L'ARCHE *Editeur*

Anna LANGHOFF

Saleté de paix

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

SALETE DE PAIX

Anna Langhoff

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen

Pour les droits de représentation en langue française, s'adresser à
L'Arche Editeur, 86 rue Bonaparte, F-75006 Paris,
Tél : 01.46.33.46.45
Mél : contact@arche-editeur.com

Anna Langhoff

Saleté de paix

*Traduit de l'allemand par
Laurent Muhleisen*

Personnages

LUI

ELLE

LE FILS

LA FILLE

Un séjour, avec un canapé, des fauteuils, une télé ; une porte donnant sur le palier, une porte conduisant aux autres pièces. A la télé, on voit des scènes de guerre, tirées de films ou de journaux télévisés, interrompus par de la publicité, mais sans le son.

LUI, ELLE et LE FILS.

ELLE, jusque là perdue dans ses pensées, se met à regarder sa FILLE.

ELLE (à sa FILLE)

Je me suis réveillée, la nuit. Tout d'un coup. Presque en sursaut... Je le savais ! Oui. Oui, oui...(Pause.) Je me suis dit, bien sûr que personne ne va faire attention au calendrier. A mon anniversaire. Vous êtes oublieux ! Seule dans cet horrible appartement... Seule avec vous. Bien sûr vous êtes là. Fidèles au poste. Tous. Quel laisser-aller ! Regardez autour de vous. Pas étonnant... On n'arrive à rien comme ça. A quoi il sert, le calendrier dans la cuisine ? A quoi ! J'ai mis une croix rouge sur le date... Tout le monde s'en fout... Comme d'habitude.(Feignant la bonne humeur) Qui va chercher un gâteau et du schnaps !? Voilà vingt marks. (Elle tend un billet.) Qu'est-ce qu'il y a ?

La FILLE Tous mes voeux, du fond du coeur.

ELLE (se contenant avec peine)

Il est nécessaire... parfois nécessaire, de distinguer un jour du

suisant. Il faut... exister. (Elle rit.) La seule question est de savoir quand ?

(Triomphante.) Vous ne savez pas répondre à ça !

LUI (lance une fléchette.)
En plein dans le mille.
Le type de la désinfection est venu. Ce matin, comme prévu.
Il a posé de nouveaux pièges.
Ridicule. Même la centième fois ça servira à rien.
(Lance). A côté, là.
Les cafards, ils résistent. Ma main à couper.

LE FILS (les yeux rivés sur la télé)
La dernière balle commence sa trajectoire. Il fait noir...

ELLE (à LUI)
Vivre. Ce qui ne nous tue pas nous rend malade. Non ? Ou laisser vivre. Après tout c'est de la vermine.
(Rit). Qui va chercher du mousseux ? Pourquoi ne fêtons-nous pas ! (Pause, à LUI.) Je sais, tu te fiches de ça.
(Avec véhémence) Il y a vingt ans je me suis réveillée dans l'appartement de tes parents. Sans fondement. Mes habits étaient par terre. Sans fondement. Il n'y avait pas de fondement. J'étais nue, et toi, absent. Quel manque de tact d'être sorti sans prévenir... après...(Sarcastique.) Aucune lettre sur la table ? Parti boire un verre ? Un homme doit avoir le droit d'être seul avec ses pensées. (En colère.) Tu aurais pu au moins faire semblant ! Il y a des règles, non.
(Avec ironie) Des formules de politesse. Non ? (Avec violence) Et pourquoi pas, après tout !

LUI Du théâtre, tout ça. Il n'y a pas d'anniversaire.

ELLE Je t'ai épié. (Défiante.) Tu parles aux objets.

LUI Laisse tomber.

LE FILS Le chasseur a tiré, le coq n'est plus tendu. Le projectile n'a pas encore atteint sa victime, la victime a peut-être une chance de sortir du champ du collimateur.

ELLE (à LUI.)
Tu dances avec moi ? (Pause.) Ca fait longtemps qu'on n'a

plus dansé. Autrefois, on avait parfois de la visite. Tu parles d'invités ! Ils jetaient leurs mégots sur le tapis. Une fin de semaine ne suffisait pas. De loin pas. Aujourd'hui on a tout le temps... pour rien.

LUI Des invités ! Un cauchemar. Ton frère, ton cousin, la belle-soeur, les collègues... Racaille. Buvaient et mangeaient à nos frais. Et après, ils disaient du mal du mobilier, du vin bon marché.

Peut-être que... Non. Je suis content que ce soit fini. Recevoir ! Détestable habitude.

ELLE De temps en temps il faut bien regarder des gens. Tenir une conversation.

LUI Pourquoi faire ? Moi, ça me va comme ça. Qu'est-ce qu'on mange ?

LE FILS (rivé sur l'écran)
Le projectile a dévié de sa trajectoire. Lentement le jour se lève. Le soleil est collé quelque part. Il aveugle. Je ne veux pas être vu dans sa lumière. Le chasseur nettoie l'arme. La victime va-t-elle bouger ? (Pause.) Le tir pourrait faire mouche.

LUI (à ELLE.)
J'ai faim.

ELLE (Ne l'écoutant pas.)
D'autres gens...
Un moment qui passe. Le silence entourant une bouche...
Hier, j'ai pensé à l'enterrement de Luisa. J'ai vu le fil tenu qui nouait ses lèvres. Le sourire cousu...
Depuis des jours je me creuse la tête. Pourquoi les morts ont-ils ce sourire ?
Il n'y a pas de travail, mais le temps dure. Les minutes durent. (A LUI, avec véhémence) Tout dure et dure. Et puis ?
Qu'est-ce qu'il en ressort ? Au bout du compte ? Une pensée ?
Une pensée, ça reste ! Ca tourne et ça tourne. Je ne sais rien.

LE FILS Le canon a transmis son message. Le chasseur oublie la mission accomplie.

ELLE ... à la dernière seconde elle se brouille et se transforme en

noeud. (A LUI.) Qu'est-ce qu'il y a ? Je me donne vraiment du mal.

(Joyeusement crispée.) Quelle journée ! Quelle journée sur des béquilles de patience. Le ciel - descendant à tâtons jusqu'à nous. Incertitude ? Oui. Comme toujours. (Cynique.) C'était clair. (A LUI.) Qu'est-ce que tu désires ? Plus que tout au monde.

LUI Question idiote. Je ne suis pas comme toi (Pause.)
Des désirs !? Ca rapporte rien, ça. A part des déceptions.
Moi, il me manque rien.

ELLE Je sais. (Crie.) Mais il faut avoir un désir ! Au moins un.
(A voix basse, pour elle-même) Du calme. Tout est en ordre.
Tiens toi tranquille. Bien sage. Ne t'énerve pas. Respire. Là.
(Pause.)
Dehors, l'arbre...cette plénitude rougeoyante dans ses branches. Je compte le nombre de feuilles tombant par minute. Tout passe et passe. Cette cime sera bientôt si nue, ça fait mal au coeur. (Mondaine.) Le silence des saisons est troublé par le bruit assourdissant d'un chantier.
(Sérieuse.) En a-t-il jamais été autrement ?
(A LUI) Nous sommes femme et mari, non. (Rit.) □
Pourquoi ne comprends-tu pas ? Ca ne veut pas continuer comme ça. La nuit, le jour, et à nouveau la nuit...
Pourquoi ça nous arrive à nous ? Question... Qu'est-ce qui est plus petit, la lumière ou les bruits ? (Pause.)
Ton silence... Une autre façon de troubler l'ordre public.

LUI Quand est-ce qu'on mange ?

ELLE (déconcertée)
Il ne s'agit pas de ça, enfin !

LA FILLE (au FILS.)
Quelqu'un a demandé après toi.

LE FILS Dégage.

LA FILLE Il paraît que tu lui dois du fric. (Pause.) Hé ! Pan ! Pan !
Pan ! Je te colle le flingue sur la tempe. Tu sens comme c'est froid ? Je vais appuyer, là. (Avec violence.) Dis quelque chose, minable, ou je te fais sauter la cervelle. (Rit.)
(Avec douceur.) Ca te plaît, soldat ?

- LUI (Au FILS.)
Qu'est-ce qui se passe ?
- LA FILLE (A LUI)
On a des secrets, lui là et moi. Il paraît que je suis sa soeur.
Je sais ce qu'il pense.
(Au FILS, moqueuse.) Il veut tuer, le petit têtard,
assassiner des sous-hommes. C'est son rêve. Avoue que
tu es un lâche.
(A LUI.) Je lui montre comment on fait. (Au FILS, avec
mépris.) Gonzesse.
- LE FILS Arrête. Je sais ce que tu penses. Mais je ne suis pas fou. Il
s'agit de devoir, d'une mission, d'un métier.
- LUI Rêver n'est pas un métier. Avoir un métier, ça veut dire
travailler.
- LE FILS Mais je veux travailler.
- ELLE (A LUI.)
Ca serait peut-être bien d'aller se promener. Seulement, la
désolation des arbres dénudés... Avancer en rampant...
Comme sur un champ de bataille... sur le ventre, à la
recherche d'un abri... (Au FILS, avec violence.) Alors
travaille !
(A LUI.) Pourquoi tout est-il devenu si insupportable ?
Dormir, être éveillé. Ca allait de soi, et tout d'un coup... Je
voudrais revenir en arrière.
- LUI Quoi ?
- ELLE Revenir au début...m'entraîner... vivre une nouvelle vie. Si
seulement on pouvait enlever cette peau comme un robe...
- LA FILLE Les serpents changent de peau.
- ELLE Oui, mais moi...
- LUI Toi, tu es plutôt un animal domestique, (Rit.) un acarien.
- ELLE Je suis encore jeune.
(Lève les yeux au plafond.) Des moisissures ! On a beau

nettoyer ça revient. Vous entendez ? Des bruits dans les murs, des ricanements, des fissures au plafond, dans le lino.

LA FILLE (Au FILS.)

Elle va pas tarder à pleurer. Je l'entends déjà. Du pipeau, tout ça. Sa manière de rire, de crier, de pleurer... De la comédie. Elle sait exactement à quoi s'en tenir, avec elle, avec nous. Moi aussi je suis seule. Non ? Tu trouves que je n'ai pas coeur ?

LE FILS Pourquoi ? (Pause.) Tu ne dois pas m'adresser la parole. (Regarde la FILLE.) Ma vie va changer. Ca, c'est sûr.

ELLE L'éternité, ça existe. Ce bruit.

LA FILLE (au FILS.)

Mais tire-toi qu'est-ce que j'en ai à foutre.

LE FILS (singeant la FILLE.)

Tu trouves que je n'ai pas de coeur ? (Rit.) (Agressif.) La question est : qui survit ? Alors ? Le plus fort. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu vas tirer plus vite que toi ?

LA FILLE Moi ? Que qui ?

LE FILS Exactement, tu ne comprends pas ça. Saleté de paix. J'ai besoin de personne. Je dois être seul, seul avec moi-même, et combattre, combattre jusqu'à ce que je gagne. (Rit.) L'éternité! (Pause) Rien compris. Il faut devenir infini. Le pire, c'est quand tu as besoin de quelqu'un. L'être humain doit survivre à la course, il doit faire la guerre. Réfléchis un peu à ça. Gémir, chialer. Et après ? Sans violence, tout s'enlise, chaque idée. Et elle existe.

LA FILLE Qui ?

LE FILS L'idée. La vérité sur le corps, la certitude de pouvoir anéantir Dieu, de pouvoir se libérer du danger des sensations paralysantes. (Regarde autour de lui.) Tout cela est insupportable.

LA FILLE Oui, oui. Des discours ! Qu'est-ce qui te dérange ?

- LE FILS Rien. Chaque chose suit son cours. (Rit.) Chaque trou du cul a droit à l'existence. Sauf qu'il n'y a pas assez d'espace pour tout le monde. Peux-tu me dire, s'il te plaît, où seront construits les monuments de l'avenir ? Peuple sans espace. Ca dit tout. Avec ça, plus besoin de lire, de discuter. Ca, on le comprend tout de suite. Et c'est toi qui décides si tu fais partie du peuple ou de la racaille. Ou moi. La seule solution, c'est la sélection.
- LA FILLE Quoi ?
- LE FILS Sans sélection, Au bout du compte, tu ne tombes que sur toi-même. C'est comme ça. Et pourquoi ? Parce qu'on n'a le droit de tuer personne. Tu es et tu restes ton seul adversaire.
- ELLE (Absente.)
Si un voile pouvait envelopper le silence, si je pouvais le coudre à l'intérieur d'un manteau de réfugié et l'emporter... Faire claquer un mot sur la table de la cuisine comme un poisson mort. (A LUI.) Te rappelles-tu avoir été autrement ? D'un sentiment ? Que les doigts n'aient rien découvert en défaisant l'ourlet du manteau ?
- LUI Qu'est-ce que tu veux ?
- LA FILLE (Au FILS.)
Alors cogne. A chaque coin de rue tu trouveras quelqu'un à qui tu pourras donner des coups de pied dans les couilles. Vas-y.
- LE FILS Oui. Quelqu'un. N'importe qui, n'importe comment. Sans préméditation, par hasard. Mais le Grand, le Neuf n'arriveront pas sans vocation. Chaque coup de poing, chaque coup de pied doit avoir un but, suivre une logique, qui exclue le particulier.
Tu ne m'écoutes pas.
- LA FILLE Qu'est-ce que ça peut faire.
- LE FILS Avec qui as-tu parlé de moi ?
- LA FILLE Qu'est-ce que ça peut faire, ce que tu penses.
- ELLE (A LUI)

Je voudrais que ce soit mon anniversaire, tu comprends.

LUI Ne te rends pas ridicule.

ELLE Je me sens mal.

LUI Ca ne s'arrêtera donc jamais ?

ELLE (Crie.)
Je me sens mal ! J'ai froid ! Le dégoût... Ce dégoût ! Partout !
(Doucement.) Un visage qui ne s'évanouit pas dans l'égoïsme
avant le sommeil ? Apparaîtra-t-il ? Juste une fois.
(Crie.) Non. Pas une seule seconde il ne vaut quelque chose.

LUI Tu as froid ? Pourquoi ? Le chauffage est allumé, il fait
chaud. Du dégoût ! Et puis quoi encore ? De toi-même ?

ELLE (D'un air niais.)
Le cerveau ce tas d'ordures dégueulasses. Le tourner et le
retourner... comme un poulet rôti. Restes, lambeaux,
moments, espoirs, un Dieu inutile, sa mort absurde,
inventions... A l'époque, quand j'étais jeune fille... tralala,
haha. Si seulement il y avait du désir ! Cette nostalgie, c'est
d'un tragique. (Avec violence.) Seule reste cette impression :
tout cela n'a servi à rien, dans le meilleur des cas, ce n'était
qu'un mauvais roman-photo. Des mensonges. Des mensonges
et encore des mensonges.

LE FILS (A la FILLE.)
Là, tu entends ?

ELLE (A LUI.)
Ecoute. Juste quelques phrases. Pour changer. C'est quoi, la
réalité ? Une tentative de reconnaître l'autre, même de façon
floue, de le voir une fois, de le reconnaître, avant que les
paupières ne cessent leur travail ? Un naufrage dans des draps
tachés ? Un refuge ? Une décomposition partagée ?
Ne dis rien. Je ne veux pas l'entendre.
Des mensonges. Quelqu'un verrouille la porte, les pas du
gardien martèlent le sol comme une canne d'aveugle et deux
aiguilles de montre poussent les anges gardiens en avant,
dans le néant.

- LUI Tu as pris tes médicaments ? (Furieux.) Elle a pris ses médicaments, oui ou merde ?!
- ELLE Je ne suis pas malade. Je me sens mal. (Rit.) Je souffre d'un sentiment. (Pause.)
Danser, une fois encore. Tout le reste m'est égal. Juste quelques pas !
- LUI Hier j'en ai écrasé deux. Sur le fauteuil. Ils en sont déjà à ramper sur les fauteuils.
- ELLE (Doucement.)
Un sentiment absent... Tout à fait ailleurs que moi...
(Hystérique.) Tout le monde est heureux sauf moi !
- LUI Oui. Ca va mieux pour tout le monde. C'est ça ! Qui est-ce que tu connais ? De qui tu parles ? Les gens ! Ta manière d'aspirer le regard des gens avec tes yeux.
- ELLE On est pas arrivé à grand-chose, à rien du tout. L'un d'entre nous a failli. Toi. Un homme a le devoir de nourrir sa famille.
(Crie.) Ils t'ont foutu dehors de partout. Une merde, voilà ce que tu es.
- LUI C'est pour cela que je t'ai épousé. Je ne pouvais rien m'offrir de mieux.
- ELLE Un homme devrait.. devrait... au moins être poli.
- LUI Je ne veux pas me disputer.
- ELLE (larmoyante.)
Le robinet fuit. Il me rend folle. On a des loyers en retard. Sans parler des dettes. Ca ne te dérange pas. Pourquoi ça te dérangerait ? Pourquoi se faire du souci ? Il n'y a pas de problèmes. Même à la morgue tu riras encore. La médiocrité serait-elle une vertu ?
(En altérant sa voix, conspiratrice) On va trouver quelque chose. Encore avant que... On est en mesure de partir d'ici, de monter une affaire. Un restaurant peut-être. Moi j'y crois. Un restaurant avec des nappes blanches...
construire à partir de rien. Dans un an ou deux, on se souviendra de ce trou... et on rira, en comptant notre argent.

- LUI Miracle. Kitsch. Ce qui adviendra ? Rien. Tous les chemins s'arrêtent, tu ne sais pas où aller, et tu restes là, en pleine désolation, et sous tes pieds, l'abîme...
Comme je hais cela. Je ne me fais aucune illusion.
- LE FILS (Fort.)
La paix, enfin. Ça braille et ça braille ! Ne touche pas à ma mère. Je disais.
Attends que le père arrive. Elle disait. Tu vas voir ce que tu vas voir. La raclée que je vais te filer. Il disait. Ici, c'est toujours encore moi qui commande.
- LUI (A ELLE.)
Un restaurant. Pourquoi pas une villa à Tahiti ? Si... il y avait, si on pouvait. C'est toujours la même rengaine avec toi.
- LE FILS Deux photographies sur le dessus poussiéreux de la table trouent le voile recouvrant le bois. Le faisceau de la lampe éclaire un cendrier débordant de cigarettes à demi fumées qui, oubliées dans la cendre, brûlent encore ou plus. Les yeux restent accrochés aux photos comme à une aiguille rouillée, et le regard est coupé en deux par sa cicatrice.
- ELLE Une vie, cela doit être beau. C'est à cela que ça sert.
Autrefois...
- LA FILLE (A ELLE.)
Autrefois ! C'est pas vrai, tout ça. Je te le dis. Vous êtes pareils, tous les deux. C'est ton anniversaire ou pas ?
- ELLE (Crie à la FILLE.)
Ne te mêle pas de cela ! Qui t'a demandé ton avis ? Qu'est-ce que tu veux ? Va t'en !
(Doucement.) Autrefois. Tu comprends ? Non. Tu n'en as pas la moindre idée.
Mais tu t'es mise en travers de mon avenir !
- LA FILLE (Crie.)
Arrête de passer tes nerfs sur moi.
- ELLE Sur toi ?! (Rit.) J'ai tout fait faux.

(De l'autre côté du mur, on entend frapper plusieurs coups, une voix lance.)

VOIX La paix !

ELLE Oui, oui.
Ca rampe partout en moi, dans ma main...
J'ai haï ma mère une vie entière. (Absente.) Pour rien au monde je ne voulais finir comme elle, et j'attendais, et fixais mes enfants du regard, et n'étais plus moi-même, prenais soudain leur place, et eux la mienne, et je savais que je ne voulais pas cogner. Je savais...
Je vois les marques rouges des mains sur leurs corps, je les vois partout.

LA FILLE Moi j'en ai marre de tout ça.

LUI Mon Dieu, une paire de gifles...

ELLE Oui ?

LUI Quand on ne veut pas écouter, on doit sentir. On peut être d'accord avec ça.

ELLE Oui ? Moi je n'ai jamais été d'accord avec moi. Tu ne comprends pas cela.
Ma mère... Toute la vie elle m'a gâché.

LUI (Crie.)
Qu'est-ce ça veut dire ?! Etre d'accord. C'est de nouveau ma faute ? Ta mère. Ta mère ça fait vingt ans qu'on lui rend plus visite. Mais personne ne soupçonne à quel point tu es malheureuse !

LA FILLE (A ELLE.)
C'est bon, voyons. Ce qui est passé est passé. Je me suis habituée à toi.

ELLE (A la FILLE.)
Tu ne sais pas de quoi je parle.
(Froide.) Tu ne t'en sortiras pas mieux que moi. Là. (Brandit un illustré sur lequel on voit la photo de quelque princesse ou actrice hollywoodienne.) Quels yeux. Qu'est-ce qu'on voit avec des yeux pareils ?

- LA FILLE (Le regard fixé sur l'illustré.)
Je n'ai pas encore eu ma chance. Et quand je me serais extraite de ce tas d'ordure, je ne me souviendrai pas. Elle est pas mal. Le passé, c'est une maladie.
- ELLE Vous m'avez tout arraché, les mains, les bras, tout.
- LE FILS Peau décomposée. Chair mouillée entre les bords de l'enveloppe protectrice éclatée. Le pouce, tressaillant, émerge de la membrane, la jambe, poisseuse, du genou ouvert, les pieds, purulents, dépassent des pantoufles, puis s'extraient du cocon.
- LUI Moi, ça va. (A ELLE.) Je veux manger. (Lance.) Touché. (Absurde.) Ici, c'est toujours encore moi qui commande.
- LE FILS J'étais dans le couloir, derrière la porte de la chambre., j'entendais la télé. A la main, j'avais le couteau à pain pris dans le tiroir de la cuisine. J'attendais. De l'autre côté, un nouveau programme commençait. J'attendais. Il finira par se lever. Je me disais. Et par se traîner jusqu'à la cuisine, pour chercher une bière, ou des boulettes de viande, au frigo. J'attendais. Je savais qu'il n'allait pas allumer la lumière, je savais parfaitement qu'il n'allait pas me remarquer, entre les manteaux, dans la penderie, pas avant que je ne l'aie poignardé, que j'aie enfoncé par derrière la lame dans son dos. J'attendais. Au bout d'un moment ça m'a fatigué. J'ai rangé le couteau et je suis allé me coucher. Cette nuit là, je l'aurais tué. (Pause.)
... Sur une photo, deux hommes, ils portent des uniformes et des fusils, dos au spectateur. Plus personne ne reverra leurs visages...
Le dos contre la cloison, la tête sur les pierres, les yeux face au mur, le fusil, la cloison, des visages...
Entre leurs larges épaules on reconnaît une bouche, en noir et blanc, et deux yeux.
- ELLE (A LUI.)
Est-ce qu'on est jamais allé ailleurs ?
- LUI On n'a pas eu de chance.
- ELLE (Crie.)

Non. Tu es chômeur.

LUI (Crie.)
C'est un concours de circonstances. Je ne suis pas plus mauvais que les autres !

(Des coups répétés contre la cloison, une voix lance)

VOIX La paix, bon Dieu ! Ca suffit maintenant !

LUI (Donne un coup de pied dans la mur.)
Espèce de trou du cul !

LE FILS La bouche, une bouche d'enfant, se referme sur trois doigts enfoncés en elle. Les pupilles, plus haut, sont grandes ouvertes, leur propriétaire, un garçonnet d'à peu près trois ans, est blême. Le canon des armes rutilantes visent sa poitrine. A l'arrière plan, floue, la façade d'une maison, et devant lui, très nets, les hommes armés.
Trois doigts dans la bouche... Nature, la fumée de barricades en feu, ou du gaz, au zénith des clichés mitraillés. L'enfant dans le viseur, trouvé par la lentille, touché en plein état d'abandon. Le pantalon au-dessus du nombril tenu par une épingle à nourrice ouverte...

LUI (Crie.)
Ca suffit. (A ELLE.) Moi, ça va. C'est clair ?! Je me sens bien.

ELLE (A LUI.)
Mais qui es-tu.

LUI Ton mari.

ELLE Non : tu es primitif. Primitif et violent.

LA FILLE Pas assez violent. Pas avec les autres, dehors.

ELLE Des mots, trop de mots criés et méchants... (S'interrompt.)
(A la FILLE.) Non ? Tu n'es pas quelqu'un d'autre ?

LA FILLE (Hystérique.)
Mais moi on ne me demande pas mon avis !
(Irritée.) Qu'est-ce que tu veux dire au juste ?

- LE FILS L'épingle dans le tissu empale le regard, égaré. La pointe métallique dans l'objectif... Le photographe ne visait peut-être que les doigts dans la bouche...
Au-dessus de la tête se partage le front. Au milieu vit un corps qui, crachant la traînée de sang, mute, rampe hors du tunnel, brûle, à nu, sans enveloppe protectrice.
- ELLE (A la FILLE.)
Au fait, tu penses à moi quelquefois ?
- LA FILLE Oui.
- ELLE Je ne te crois pas.
- LA FILLE Tu veux savoir ce que je pense ?
Je te vois couchée devant moi en train de crier. Vous allez me tuer. Tu gueules. Vous allez tous me tuer. Et puis, tu tousses. Mon coeur ! Tu râles. Je me sens mal.
Je pense à toi. Je me disais que ta maladie, c'est moi.
- ELLE Tais toi !
- LA FILLE (Douxment.)
J'imagine que je ne me baisse pas, que je ne fais que toucher ton visage avec la pointe de ma botte. Je dis : arrête. Si tu n'arrêtes pas, je t'écrase la gueule.
Je sais exactement comment ça serait... tu te lèverais et tu passerais devant moi en m'ignorant.
- ELLE Je suis malade. Tu t'en fous...
(Crie.) Mais mes enfants sont mes enfants ! Pourquoi est-ce que je me suis sacrifiée ? Pourquoi est-ce que j'ai trimé ?
Vous me devez une jeunesse. Une seule ! Vous pouvez au moins faire ça.
- LE FILS Ferme la. Disait-elle. Ne regarde pas. Disait-elle. Toi tu as de la chance. Tu as le ventre plein. Les petits Africains, eux, ont faim.
- LA FILLE (A ELLE.)
Je n'en ai pas voulu, de ta jeunesse.
- LE FILS L'autre photo n'est pas une photo de groupe. Elle a été prise

avec soin, en couleur, à la lueur d'un néon. Le papier brillant couvre un seul détail, qui grandit imperceptiblement. Au-dessus d'une oreille droite, qui se découpe dans la moitié supérieure du bord inférieur de l'image, on a tiré, dans le reflet bleuté de la tempe attenante. La blessure est ronde, petite et noire. De la saleté colle dans le creux de l'oreille, peut-être du sang. La tête morte a été superciellement lavée, les cheveux autour de l'impact de la balle ont été rasés. Le point mort, vorace, regarde à travers la peau. A l'extérieur de la carapace, allergique à tout contact, assoiffé de plus, de chaleur, de printemps dans de vertes prairies, aspirant à ce que l'épingle à nourrice, la blessure sur la tempe se referme, à ce que le regard se tarisse, une haine se dévore sous la peau velue des asticots, dans les cavités voisines, les couloirs souterrains du labyrinthe intérieur.

LUI (Au FILS, crie.)

Tu vas m'écouter maintenant !

ELLE (A LUI.)

Non. Je suis fatiguée.

La vie a été plus rapide que nous. Elle a franchi la ligne d'arrivée avant nous. (Crie.) Je ne veux pas d'un prix de consolation.

LE FILS

Tu n'est pas dans la même situation que ces pauvres enfants. Disait-elle. Je sais plus ce que j'ai lancé. Une pierre, la bouteille enflammée, remplie d'essence... Est-ce que j'étais entre les camions ? La cité grise devant moi ? Mon bras le prolongement de la nuit, l'effroi une attaque qui commence, spontanée, face à sa propre honte ?

ELLE

Une dernière fois, sentir la mer, étendue sur la plage...

LUI

N'importe quoi. T'y es jamais allée, à la mer.

ELLE

Je manquais d'expérience...

Tu te rappelles... son landau ? Tu n'avais pas le sou. J'ai arraché l'étiquette avec le prix, pendant qu'on s'embrassait. Les freins en caoutchouc étaient d'un blanc immaculé. C'était terrible. Une fois n'est pas coutume. Je me suis dit. J'ai poussé lentement le landau hors du magasin. Sans me retourner. Pas à pas, les jambes comme du plomb. Trop d'efforts ? Tu riais. Mais ce n'était pas une solution. Les

caisses de ceci, de cela, les allocations, les feuilles de maladie, l'APL, les bons pour les vêtements. Ce qu'ils déboursaient, ils nous le retiraient ensuite des loyers, des factures d'électricité - et je ne sais quoi encore.

Les frais d'une fête, ça ne se vole pas.

La mer. Pars me chercher la mer.

(Pour elle-même.) Votre Honneur, je lorgne du coin de l'oeil le couteau et je vois la saucisse se ratatiner. Tout ce à quoi je pense, c'est : Pourquoi bouffent-ils cette saucisse ? A peine est-elle sur la table, à peine est-elle chez nous, que déjà ils coupent dedans, et s'en fourrent jusque là, morceau par morceau. Et qu'est-ce qui reste à la fin ? Rien.

LUI Piquer une misérable petite saucisse ! Ce que tu peux être conne.

ELLE (Pour elle-même, se rebellant.)
Mais cela vous indiffère.

LE FILS Pris ensemble, pendus ensemble.
Je ne l'ai pas voulu...
Ils frappaient le sol avec leurs bâtons, leurs bottes martelaient l'asphalte. Ils hurlaient, serrés les uns contre les autres et voulaient rentrer chez eux. Ils voulaient voir le foot, ou le film à la télé. Ils voulaient retourner dans les rues tranquilles, boire leurs bières, ils cognaient sur le trottoir en cadence, rapidement, toujours plus rapidement, courbés, jambes écartées, ils tambourinaient.

ELLE (Absurde.)
J'ai haï ma mère. Et alors ? A quoi ça a servi ?

LUI Avale tes pilules, après ça ira mieux. (A la FILLE.) Qu'est-ce que t'as à regarder, va chercher de la bière.

LA FILLE J'ai pas envie.

LUI Je vais finir par vous foutre dehors, tous.

LA FILLE Ca serait toujours mieux que...

LUI (Hurle.)
Là, tu vois !

- LE FILS Le caillou se déplace de la région des poumons vers l'estomac, le bas-ventre, jusqu'à ce que les artères se déchirent.
L'enfant avec un bras levé sur la couverture d'un magazine... impossible de déterminer ce que vise le poing fermé, ni ce qu'il tient. La main lance-t-elle ? Dans l'élan la tête se retourne. Sous l'oreille gauche, sur l'autre joue, fleurit, comme un cratère, la rose. En bordure de la plaie la peau déchirée...
- LA FILLE (A LUI.)
Je vois quoi ? Frappe-moi donc. Ou elle. Tu as raison, toujours raison. Tu es le plus grand !
- LUI Laisse tomber. Je réponds aux foutues offres d'emploi des petites annonces, je cours, je cherche. Je ne pense pas à moi, j'oublie comment j'aurais voulu vivre, je refoule toutes vos critiques. Je suis là. Je ne pars pas. Je ne suis pas alcoolique. Je ne deviens pas fou. Qu'est-ce qu'il faut de plus ?
- LE FILS Une balle, entrée par une quelconque tempe droite, elle y a laissé un trou, déchire l'autre moitié de mon visage. Moi et le trajet de ma plaie nous formons une troisième image, l'avenir déjà négocié. De la joue blessée s'égoutte du temps. J'ai pissé dans mon froc. A côté, mes parents se tapent dessus.
- LUI Je ne me plains pas de l'odeur de sauces réchauffées, de linge humide, de pisse de chien, de la vaisselle sale d'hier, des cigarettes écrasées dans les assiettes, les tasses, les pots de confitures...
- LE FILS Mais un coup a été tiré. Le projectile était dans l'arme, pendant qu'il touchait sa cible, le chasseur visait encore.
- ELLE Il faut battre en retraite, à un moment ou à un autre, battre en retraite.
- LA FILLE (Au FILS)
Le mec m'a montré son couteau. Il me charge de te dire qu'il perd patience.
- LE FILS Et alors ? Dis lui que je suis parti.
- LA FILLE J'ai pas aimé ça, une lame sous le nez, parce que tu es mon

frère...

LE FILS J'ai jamais voulu être ton frère.

LA FILLE (Crie.)
Laisse-moi finir, bordel !

LE FILS Bon, vas-y, parle. Je t'écoute.

LA FILLE Crétin. J'ai rien à te dire.

ELLE (A LUI.)
On pourrait déménager, ouvrir un kiosque à saucisses.
L'hiver, on fermerait trois semaines, on partirait dans le sud...

LUI Autre chose encore ?

LE FILS (Pour lui-même.)
Nous n'avions pas commencé. Soudain, une lumière
bleue partout. Dans ma main, le caillou. Léger. Nous
voulions boire et chanter. Les gens méchants ne chantent
pas... J'ai lancé. Nous voulions montrer qu'il y avait nous
aussi. Quelqu'un a crié. Nous voulions... Il n'y avait que la
rue.
Quoi ? Je n'ai pas de formation. Personne ne me propose de
job bien payé. Personne. J'en ai plein le cul. Ce soir là on
était à quatre. Les autres ont foncé avec des tessons de
bouteilles. On voulait pas les voir faire la loi chez nous, dans
notre secteur. C'est à peine s'il existe un endroit pour nous.
En fait, il y en a pas. Sans argent, tu peux faire tes valises. Ta
frangine est bonne au lit. Qu'ils m'ont crié. Qui lui a appris
tout ça ?

LUI Ta gueule !

LE FILS Au début je l'ai pas cru. Ma poupée ? Ma soeur. (A la
FILLE.) Autrefois, je voulais me marier avec toi. (Crie.) Fous
leur la paix à mes potes ! C'est clair ?! (Pause.) Tu m'aimes ?

LA FILLE Qu'est-ce que tu me chantes ?

LE FILS Réponds-moi. Tu m'aimes ? (Crie.) Réponds ou je te
démolis.

LA FILLE (A LUI.)
Ben dis quelque chose.

LUI Va te faire foutre. Faites ce que vous voulez.

LE FILS (A la FILLE.)
Alors. Et maintenant ? La fille à son papa elle sait plus quoi dire ?

(A nouveau, des coups répétés contre le mur, une voix lance.)

LA VOIX La paix ! Vous êtes pas seuls sur terre. Bande de merdeux !
Votre place, c'est dans un asile !

ELLE Calmez-vous.

LUI (Au mur.)
Je vais te trouer la peau, espèce de salopard !

LE FILS (A la FILLE.)
Ferme les yeux.
Sur la photo, l'impact de la balle ressemble à une bille. (Avec véhémence, à la FILLE.) Fais le noir, je te dis. Ferme les yeux.

ELLE (A LUI.)
Qu'est ce qu'il y a ? Qu'est ce qui se passe à la fin !? (Pause.)
Avant, on avait parfois de la visite. Je veux inviter quelqu'un, c'est mon anniversaire.

LE FILS (A la FILLE, les yeux fixés sur LUI.)
Il va bientôt lui en coller une. Regarde bien. Ca va pas tarder.

LA FILLE Arrête.

LE FILS J'ai pas vu qui a commencé. Pourquoi ils se sont pas tirés, ces types ? Ca devait arriver un jour. Nous on voulait tuer personne.

(Le FILS allume une cigarette et contemple la FILLE qui attend, les yeux fermés.

Lui s'assoit sur le canapé, sort un fusil au canon scié de derrière un coussin, et commence à le manier.)

LUI Regarde. Un jouet.

(Le FILS s'approche lentement de la FILLE. ELLE est debout au milieu de la pièce, désorientée.)

LE FILS (A la FILLE, doucement, très près de son visage.)
Tu n'as pas à parler à mes potes. C'est compris ? (Crie.)
Qu'est-ce qu'il y a. Tu m'aimes ?

LA FILLE Mais oui.

(Le FILS caresse prudemment la FILLE sur le front, attend, l'embrasse sur la bouche, recule un peu, regarde ELLE.)

LA FILLE Et maintenant ?

LE FILS Rien. Tu le vois, son kiosque à saucisses ?

(On sonne et on frappe à la porte.)

LE FILS Tu me fais confiance ? N'ouvre pas les yeux !

(On tambourine plus fort à la porte. La voix d'un policier.)

VOIX DU POLICIER

Ouvrez ! Police. (Pause.) J'ai une plainte contre vous :
trouble à l'ordre public.

(ELLE, LUI et le FILS fixent la porte du regard. La FILLE attend toujours, les yeux fermés, devant le FILS. Soudain, le FILS lève la main et frappe la FILLE avec précision et force en plein visage. La FILLE vacille, manque de tomber.)

LE FILS Oui ?

VOIX DU POLICIER

Ouvrez !

LA FILLE (Crie, tombant à genoux, tremblante.)
Ca va pas non ?!

LUI Maintenant ça suffit !

LE FILS (A la FILLE.)
 Qu'est-ce qu'il y a ? Alors tu m'aimes toujours ?
 (Crie.) On s'en tape. On s'en tape complètement, non.
 Moi j'ai rien à voir avec ça. Simplement parce que j'étais avec eux ?! Et alors !

(LUI s'est levé, le fusil à la main, et se tient, jambes écartées, devant la porte.)

LUI Bon, ça suffit. Pas avec moi ! Je vous fait sauter la cervelle.
 (Il tire en l'air.) Foutez le camp ! Si vous entrez, je vous abats comme du vulgaire bétail. (A la FILLE.) Ta gueule ! (A la porte.) Je descendrai ma femme et mes enfants ! Vous pouvez me faire confiance ! (A ELLE.) Je te préviens. (A la porte.) Je les descendrai tous.

LE FILS Merde. C'est mon fusil !

LUI (Au FILS.)
 La ferme ! (pointe le canon sur ELLE.) Assieds-toi. (Rit.)
 Trouble à l'ordre public, hein ?!

ELLE Pourquoi moi ? Pourquoi toujours moi ?! (A la porte.) Allez vous en !

LE FILS Merde. Merde !

ELLE Allez vous en. Il va se calmer. (Hystérique.) Allez vous en avant qu'il n'arrive un malheur ! Qu'est-ce que vous nous voulez ?! (Doucement.) Partez, partez, ne restez pas là...

(La scène devient noire.

Sur l'écran du téléviseur, on voit des policiers.

Successivement : des policiers devant un bâtiment où a lieu une prise d'otages, des véhicules d'intervention qui s'approchent, les rues qui sont bloquées à la circulation.

Puis, le téléviseur s'éteint à son tour...)

(Noir.)

ELLE, LUI, Le FILS et la FILLE. Sur l'écran on voit à présent des dessins animés, sans le son. LUI arpenté nerveusement la pièce avec le fusil, met

et remet le cran, vise les autres, ELLE surtout. ELLE est assise, comme paralysée, sur le canapé, on a parfois l'impression qu'elle va éclater de rire. La FILLE est assise par terre, le FILS en face d'elle. Quelques heures ont peut-être passé, ou quelques secondes.

LUI (A ELLE.)
 Il n'y aura pas d'été.
 Un beau jour c'est fini.
 Quoi ? Il faut que je précipite les choses ?
 Ils se demandent ce qui se passe ici. (Rit.)
 Rien. C'est moi qui décide du moment. Un point c'est tout. (A ELLE.) Lequel, ça m'est égal.

ELLE Si je me lève... que je bouge ? Est-ce que... tu serais capable de... ?

LUI D'après toi, quand est-ce que la tête explosera contre le mur ?
 On n'en sais rien. C'est comme un cauchemar, je cours sur des surfaces spongieuses, le souffle court, un quelque chose sans fond se dérobe sous mes pieds, je cours, je cours, n'avance pas. Derrière moi, le bruit des mes pas, Devant moi, l'abîme, et je ne me réveille pas, je ne me réveille pas. Une hésitation repousse continuellement l'instant. Loin du sommeil, où se mordent les chiens, je tomberai. Dans le temps restant. Là-bas un bazar inutile s'amoncelle. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Nous amassons et amassons. Toujours. N'importe quoi. Tous. Des photos. Des lettres. Les chaussures du mariage, les cartes postales de pays que d'autres ont visités, des témoignages... Déprimé.) Tout un tas de merde rangé dans des boîtes.
 (A ELLE.) Tu es contente ? Moi aussi je peux parler de moi.

LA FILLE Quel instant ?

LUI (Rit.)
 Ah ça yest, elle m'écoute, celle-là ! (A la FILLE.) Je ne sais pas. Comment pourrais-je savoir ce qui va arriver ? Ma bonne éducation (Rit.) m'en empêche. Impossible de dire ce qui va arriver, même de se l'imaginer... impossible. Je ne suis pas doué pour ça. Des boîtes. Ridicule ! Quand doit-on les ouvrir pour examiner leur contenu ?
 Pour la postérité ? Je n'ai pas de postérité.
 (Tend l'oreille.) Ils sont partis... (A ELLE.) Ils sont partis ? Ils sont partis oui ou non ?!

(La FILLE regarde la porte en tâtant son menton endolori.)

- LE FILS Ils attendent. Qu'est-ce que tu crois. On est dans la merde. Pour finir ils vont garder mon fusil.
- LUI Il faut rester calme. Respirer. Avec un peu de chance... (Rit.)
Moi en tout cas j'ai de la chance. Je suis heureux, là, maintenant. Vous pouvez me regarder. Regardez moi.
(Pause.)
Heureux ? C'est peut-être exagéré. C'est exagéré. Plutôt tranquilisé.
(A la FILLE et au FILS.) Ca serait peut-être bien que vous partiez, tout simplement.
- LA FILLE Arrête, enfin.
- LUI Je vous donne exactement cinq minutes. Sortez, c'est tout.
- LA FILLE Pour aller où, en Amérique ? C'est ça ?
- LE FILS Pourquoi est-ce que tu veux te débarrasser de nous ?
- LA FILLE Bordel de merde. Où est-ce qu'on irait ?
- LE FILS Je ne suis quand même pas con au point d'ouvrir la porte.
- ELLE (A LUI.) Arrête de courir dans tous les sens. Tu dois réfléchir.
- LUI Je ne sais rien de l'homme que tu vois en moi. Qu'est-ce que je dois faire ?
Abandonner ? En aucun cas. C'est bien fait pour eux. Je m'en doutais. La patience d'un homme seul a des limites. Tôt ou tard, il faut prendre les choses en main. D'office, pour ainsi dire... C'est curieux... j'ai l'impression d'être... ivre ?
- LA FILLE Ils ne tireront pas sur moi.
- ELLE (Doucement, à LUI.)
Tu crois que vais rester sans bouger ?

- LUI Oui. Je t'en prie ! Excuse-moi, mais... ne me fais pas perdre la raison.
 (Manifestant pour ELLE un intérêt de botaniste.) Tu es la cinquième roue d'un carrosse que je ne possède pas. Alors attends. (Pause.)
 Autrefois je jouais parfois avec mon père sur l'échiquier, son armée contre la mienne. Il déplaçait ses troupes plus vite que moi... Tout n'est qu'une question de stratégie. Peu m'importe si le fou frappe la dame... en plein visage... ou si le cavalier reste bloqué... L'un des deux perd - et ensuite, le vainqueur s'ennuie.
 Qu'est-ce qui est en jeu ? Juste cela... le temps.
- LA FILLE Le soleil brille.
- LE FILS C'est clair. Tu n'en as rien à foutre de nous? Strictement rien. Tu avais cela en tête depuis longtemps, c'était minutieusement préparé. Je crois que tu sais exactement ce que tu veux.
- LUI A oui ? Tu crois ...
 (Avec véhémence.) Vous n'avez pas idée. Pas la moindre idée. Moi... à votre âge... je ne croyais en rien. Pas le moindre mot. Au milieu des décombres de la maison voisine j'ai vu se dresser ce bras raide. Il manquait la main. Un bras dressé, tout blanc, exsangue, sans aucune marque...
 Pourquoi est-ce que je parle de cela ? Je l'avais oublié. Je veux cette main ?
 En tout cas je n'ai pas voulu d'enfants. Je suis désolé.
- LE FILS C'est mon arme. Tu n'as pas la droit...
- LUI (Crie.)
 Pourquoi vous ne disparaissiez pas ?!
- LE FILS Pas sans mon fusil.
- LUI Tu ne t'en serais jamais servi. Je vais te montrer comment on vise. Ce projet de devenir mercenaire... absurde !
 Mais peut-être ne suis-je qu'un clown ? Rira bien... Vous êtes des sangsues ! Mais je ne vous laisserai pas me vider de mon sang. Il est temps de mettre un peu d'ordre dans tout ça.
 (Pause.) C'est bizarre. Brusquement je vois tout devant moi.
 Ce qu'on oublie pas, était-ce important ? Important, ha.

(Au FILS.) Fais attention, c'est moi qui te le dis. (Pause.)
Alors ? Tu te souviens de quoi ?

LE FILS De rien de précis. Quoi ?

LUI Si je suis bon, tu passeras à la télé, aux informations, tu verras. Et je suis bon. Je nous sortirai d'ici. On verra alors ce que vous valez.
Je me souviens... de la décomposition de ma personne. (A la FILLE.) Allez. Fais la radio.

LA FILLE Non.

LUI Allez. Tu comprends ce que je dis !

LA FILLE C'est débile. On entend tout.

LUI Commence !

LA FILLE (A contrecoeur.)

L'homme, atteint de folie meurtrière, a tué vingt-sept personnes dans la zone piétonnière. Après l'avoir abattu, les tireurs d'élites sont parvenus à maîtriser sa compagne. Elle était assise à côté du cadavre criblé de balles. A chaque question, elle répondait la même chose : Allez vous faire foutre. Elle était jeune, bien mise, elle était en troisième année de médecine.

LUI Exact. Dis le commentaire. (Pause.) Dis ta phrase.

LA FILLE Je... lui aurais... chargé le flingue. Je le lui aurais arraché des mains et... aurais encore descendu sept autres personnes. Je trouve ça grandiose... rien d'autre, juste ça.

LUI Ensuite ?

LA FILLE Héros. Ces deux-là sont mes héros.

LUI Je t'ai écouté. Ce sont exactement les mots que tu as employés. Héros. Mes héros. Tu vois. (Pause.) Je suis sérieux. Trouvez quelque chose à ranger dans les boîtes. Un souvenir qui vous soit propre. Un souvenir, un seul. Qu'est-ce que vous attendez ? Vous êtes toujours à attendre quelque chose. Un coup de feu tiré en l'air, et déjà on est responsable.

Mais ça ne se passera pas comme ça. Trouvez quelque chose. On a le temps. (Satisfait.) Tout le brouillard... parti... enfin je vois clair.

Qu'est-ce que vous croyez ? Je le sais, moi. Ce n'est rien, ça, juste un trou, dans vos foutues caboches.

LA FILLE Souvenirs, souvenirs...

LE FILS (En LA désignant.)
Elle tremble.

LUI Il faut que vous me parliez. Je ne dois pas m'endormir.

LE FILS Oui...

LUI De beaux souvenirs ! C'est clair ?! Raconte ce que tu veux. Vous n'avez pas grandi dans les bidonvilles de Calcutta.

LE FILS Mon Dieu. Qu'est-ce que tu veux entendre ?

LUI Je me souviens encore de comment tu étais. Petit garçon. Je suis beaucoup plus fort qu'un tigre. Disais-tu. Je peux ramasser une pierre et la jeter à la tête de quelqu'un. Alors il saignera. Disais-tu. Le matin, quand on te déposait chez les éducatrices. Je mords tous les enfants. Disais-tu. Ca me plaisait, ça. Mais tu as changé.

LE FILS Peut-être.
Je cachais mes slips plein de pipi sous le linge sale, dans la corbeille. J'avais peur. De toi. Dès que je t'entendais tourner la clé dans le serrure, je décapsulais la bouteille de bière, je la posais à côté de fauteuil et je me faisais aussi petit que possible. On parlait doucement alors. Surtout ne pas se faire remarquer. Ne pas exciter ta colère. Pas d'huile sur le feu. Ou alors est-ce que tout était froid, plutôt de la glace ? Je ne savais jamais quand, où, jamais pourquoi ça me tombait dessus. Il suffit d'un regard, d'un geste. De travers. En dehors de toi, il n'y avait rien entre nos murs. Mon Dieu... je ne veux pas te ressembler.

LUI Pas la peine de m'appeler Dieu. (Pause.)
Allons donc. Tu étais même trop fainéant pour aller aux chiottes. Personne ne savait pourquoi. Je t'ai sorti ça du corps. Un jour tu me remercieras.

LE FILS Le slip mouillé sur ma tête. A chacun son chapeau, disais-tu. Il séchait lentement. Dis ta maxime. Ordonnais-tu. Je suis un vrai cochon qui pisse toujours dans son caleçon. Je forçais les mots à sortir de ma bouche. A chacun son uniforme. Disais-tu. Aujourd'hui encore, je sens l'urine, tout d'un coup. Partout. Je me lave et me relave avec le savon et le gant de toilette. Mais mon visage pue toujours la pisse.

LUI (Rit.)
Toi, je te descendrai en premier.

LE FILS Quelque chose me revient à l'esprit. Attends. (Réfléchit, lentement.) Je suis assis dans le bac à sable. Elle (Désigne la FILLE) est suspendue aux barres, ses cheveux touchent le sol. Tout à coup, elle saigne du nez. La pointe d'une chaussure m'écrase la main dans le sable humide. Puis, ils rient et partent en courant. Ma balle gît dans les buissons, comme un animal mort.

LUI Vous pensez que je suis un imbécile ? Hein ? Il faut travailler. Il faut vivre. C'est ça ? Oui ?
Autre possibilité : un jour, on en a plein le nez. Alors, rien n'est plus comme avant. Et c'est moi qui pose les conditions. C'est un beau jour ! Enfin, un beau jour.
(Rit.) C'est son anniversaire. On va fêter ça, ou je tire.
Ce sifflement dans l'oreille... Ca me tue.

ELLE Si de la lumière tombait dans la fosse... par la fenêtre ouverte... Je vois les aiguilles de la montre filer, courir après le midi, après le soir...
La fenêtre... les maigres bandes de gazon, le bout de la rue. Je regarde les aiguilles de la montre. Elle ne sont pas encore arrivées bien loin.

LA FILLE Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

ELLE (Avec véhémence.)
Maintenant, je vais parler.

LUI Oui, oui. Vas-y, parle. Pas à pas... ça ne fait aucune différence. (LA fixe des yeux.)
Il faut que ça aille vite, sinon, je me fatigue. Primo. Il faut qu'on aille à l'étranger. Secundo. Pour ça il faut de l'argent.

Tertio. Pas besoin de réfléchir à ça, ils n'arrêtent pas de le montrer à la télé.

ELLE (Regarde au plafond.)
Elle est assise près du poêle, elle a froid, elle attend déjà, à l'affût des bruits de la cage d'escalier. La pension ne suffit pas. Mangez du fromage blanc. Lui conseille le médecin. On va vous remettre sur pieds. Et envoie la piqûre sous sa peau parcheminée. Mon bras est encore lisse. (A LUI.) Je voulais juste fêter mon anniversaire. Il faut toujours que tu gâches tout ! Que tu viennes te fourrer en travers des autres, toujours !

LUI
Tes mains tremblent. Tu as quelque chose à me dire ?
Probablement pas. Cet interminable monologue ! Ce souffle gaspillé. Et les pilules, les gouttes. A quoi elles servent ? A quoi ! Est-ce que ça aide ? Non, pas du tout. Au contraire. Tu deviens toujours plus gourde.

ELLE
La vieille ouvre, me fixe de ses yeux d'oiseau. Dans le séjour, le braillement d'une radio. Je lui donne son quintal de charbon. Voilà le charbon. Dis-je, en regardant mes pieds.
Ben oui. Dis-je, en me retournant.
Sage. Dis-je aux mains. Posées. A la fenêtre.
Sage. Disent les mains sur le rebord.
(A LUI.) Qu'est-ce que tu veux ? (Pause.)
Des mains de vendeuses font claquer des escalopes sur du papier. Deux livres. Demande une femme, en tirant son enfant par l'oreille.
Sage. Disent les lèvres aux mains.
Sur les pavés rampent des piétons.

LUI
Continue. Déballe tout. Je ne tomberai plus dans le panneau. Moi je fais semblant ? Depuis le début tu as toujours cru que je faisais semblant, mais ce toi qui joues à la folle.
Seulement moi, je suis invalide. J'ai une certificat. Et toi, tout ce que tu as fait, c'est m'acheter des gouttes pour les oreilles ! Avec ça, le problème était réglée pour toi. Tu as continué à brailler. Tu sais ce que c'est, un début de surdité. La douleur dans le tympan, comme des coups de marteau. Non ?
Non. Pas toi.
(Pause.) Tu veux toujours que ça aille mieux pour toi.

LA FILLE (A LUI.)

Qu'est-ce ce qui va se passer maintenant ? J'aimerais au moins sentir une intention chez toi ! Tu ne sais même pas ce que tu veux.

- LUI (A la FILLE.)
Non ? Ta gueule. (Pause.)
Tout à coup tout le monde a le droit de me faire des reproches, ici.
- ELLE Je lui apporte du riz au lait. Elle tousse. Ceux des services sociaux... Pleurniche-t-elle. Ils veulent m'envoyer dans une maison de retraite. Qu'est-ce que je vais faire des meubles ? J'ai travaillé ma vie entière. Dit-elle. Et si mon fils revient ? Plus tard. Je murmure. On va acheter du fromage blanc. C'est égal. Dit-elle. Laisse. C'est des cigarettes qu'il me faut. Mon fils... Recommence-t-elle. Je fixe du regard le col jaune autour de son cou maigre. Sage. Disent les battants de la fenêtre.
- LUI Et nous on n'a pas de soucis ? Pourquoi tu t'occupes d'elle ? En quoi ça nous regarde qu'elle n'ait pas de quoi se chauffer. De toute façon elle va déménager.
- LE FILS Alors je prendrai son appartement.
- LUI Bien sûr. Et qui payera le loyer ?
- LE FILS Je trouverai bien un moyen.
C'est vrai, quoi. C'est écoeurant qu'elle soit encore là, cette punaise. Sans compter qu'elle est inutile.
- LUI Tu n'as pas besoin de l'appartement de la vieille.
- LA FILLE (Au FILS.)
Tu crois qu'il ne reviendra plus ? (Pause.) Son fils, je veux dire. Tu le connais, non. Je vous ai vu ensemble.
(A LUI.) Il est tatoué de partout.
- LE FILS Si ça lui plaît. Il a jamais beaucoup parlé. Je pouvais pas l'encadrer, je le prenais pas au sérieux. Personne le prenait au sérieux. En tout cas, aujourd'hui, il y est, là-bas. Jamais j'aurais cru ça. En tout cas, il a été plus rapide que moi.
- LA FILLE Tatoué de la tête aux pieds. Même sous les yeux. Asocial à cent pour cent. Il participe, lui, il se bat pour de vrai ?

- LE FILS Il a coupé tous les ponts, comme ça. Il reviendra pas.
- ELLE Mon garçon... Commence-t-elle, son tricot à la main. Je regardais la laine. C'était dans le journal, en tout grand, une photo. Mon garçon...
Et moi je fixe à nouveau des yeux son cou décharné.
Il est pour qu'il y ait de l'ordre. Mais sa photo dans le journal...
C'est curieux, d'abord, je ne l'ai pas reconnu. Qu'il ait levé le bras devant l'appareil... C'est courageux. C'est vraiment courageux. Dit-elle. Et ferme la porte.
Dans la cage d'escalier, des limaces, les unes contre les autres, noires et gluantes, les unes sur les autres, amas nauséabonds.
- LE FILS Moi aussi je serai bientôt parti.
- LUI (Au FILS.)
Ils te renverraient dare dare chez toi. Qu'est-ce que tu sais faire ?
- LE FILS Je suis prêt. Nous nous sommes entraînés. J'irai, c'est sûr. Il s'agit... d'une cause. De moi. De l'avenir. Oui. Ici, tout est délayé, demi-sommeil, engourdissement, écoeurement... Le pays est trop petit. Trop petit pour nous. Pour notre idée. Nous sommes le fer de lance. Oui, ici, c'est l'Allemagne, mais en fait, c'est le marécage, le coma. Là-bas, ça bouge. Alors allons-y. On s'en fout de l'endroit. Les peuples les plus sains d'Europe vont transformer l'Europe. Un combat final sans merci. La guerre, source de justice. Je sais ce que c'est une cause. (A LUI.) Tu entends ?
- LUI Une guerre civile, nullard. Qu'est-ce que t'irais chercher là-bas ? C'est des étrangers, ça changera rien. Comment ils vivent. Un pays à la con. Duquel on connaît même rien.
- LE FILS Pas encore. Attends.
Tu ne te souviens pas ? Faut que vous deveniez durs, durs comme de l'acier. Tu as dit.
- LUI J'ai dit que vous n'étiez rien. Incapables et paresseux. Presque bon à jeter. Des faiblards.

LE FILS Ah oui ? J'y arriverai, en-haut. Il faut être au bon endroit au bon moment. C'est tout. Je sais ce que je veux.

LA FILLE Mais arrête.

ELLE Dans la cour, le jappement des chiens, ça bruisse et ça craque dans les murs, dans le couloir, le murmure de limaces qui ont peur de la maison de retraite. Ils vont venir. Il faut qu'ils viennent chercher quelqu'un, qu'ils l'emmènent. N'importe qui. Ils ont un arrêté d'expulsion, leur voiture est garée en-bas. Je vais peut-être pousser l'armoire devant la fenêtre, tourner trois fois la clé dans la serrure, couvrir les lampes, ouvrir tous les robinets, fermer le gaz. Tâter avec précaution le parquet sous le tapis, repérer les mines, les chemins. Peut-être tremper le poulet congelé dans l'eau chaude, dans la salle de bain. Les limaces, en rampant ici et là sur le palier, ne se douteront pas de ma présence.

LUI (A ELLE.)
Je te descends si tu n'arrêtes pas. (Pause.)
Bien. (Au FILS.) Toi, tu surveilles la porte. Pendant ce temps, je vais avec elle (LA désigne.) jusqu'à la fenêtre.

LE FILS Laisse-moi sortir d'ici.

LUI Qu'est-ce qu'il y a ?
(A lui-même.), Je suis calme, très calme. (Pause.) Bien.
Regarde bien, je vais pointer le canon contre sa tempe, ça va les impressionner, elle me couvrira de ses épaules grasses, et elle leur dira, à haute et intelligible voix, mes revendications... (A ELLE.) Tu comprends.

LA FILLE Quelles revendications ?

ELLE Pas même maintenant...

LE FILS Je me demande ce qu'ils attendent ? (Regarde avec prudence par la fenêtre.)

ELLE Pas même maintenant le fil ne rompt. (Pause.)
Cafards ! Les cafards ne sont pas si importants.

LUI (A ELLE.)
Je ne t'abattrai pas.

ELLE C'est que de la vermine.

LUI (A ELLE.)
J'oubliais : dans certaines circonstances, on constate que le meilleur moment d'une vie a passé inaperçu... on ne l'a pas vu.

LE FILS Abandonne ça vaut mieux.

LA FILLE Je peux...

LUI Au cas où vous l'auriez oublié, c'est toujours encore moi qui mène l'expédition.

LA FILLE Je dois aller aux chiottes. Je me sens mal.

ELLE Ca serait beau, si j'étais couchée à côté de l'armoire, les lèvres serrées, retenant mon souffle, de tout mon poids sur le sol, sans bouger, introuvable, si je mangeais les injonctions de paiement, si je mordais le facteur à la main, quand il glisserait une enveloppe plus grande à travers la fente, si j'essayais, avec un couteau, de séparer, hésitante, mes ongles de la chair molle...

LUI (Au FILS.)
Elle le fait exprès. Cette expression de visage. Soit elle se tait, soit elle jacasse dans son coin. Elle ne s'écoute même pas. Ma propre femme ! On parle et on parle. Elle ne s'en aperçoit pas, pas même un cri elle entendrait. Oui, oui. Répond-elle. Ou bien : à table. Et ensuite : bla, bla, bla... indéfiniment.

LA FILLE J'ai envie de vomir. Je peux sortir ? Bordel.

ELLE Ils vont venir chercher la vieille. Sous le porche, il y a des enfants, ce ne sont pas les miens, ils se serrent contre les murs, mais ça ne fait rien, la pluie brode de petites croix sur leurs étoffes délicates...
J'essuie la poussière, vide la baignoire, nettoie par terre. Où est passé le chiffon ? Sur le siphon, un poulet. Il est mort. Je ferme les robinets, approche la cigarette incandescente tout près d'une artère, et l'écrase lentement dans le pli du bras...

- LUI (A ELLE.)
Je laisserai entrer aucun toubib, tu peux me croire. Même si tu mets à écumer.
- ELLE Sous le plancher, les rats mordent les limaces.
- LUI Ne te fais pas d'illusions. J'en ai marre.
- LA FILLE Je la comprends. Je suis dans le même état qu'elle. Dans le même état, au fond.
(Sans transition, à LUI.) Vas-y, tire !
- LUI Tu veux ?
- LE FILS N'importe quoi.
- LA FILLE Te mêle pas de ça.
- LE FILS Des sentiments ! Elle pleure. Tu pleures. Dans ton sommeil. C'est pas normal, ça. Pourquoi ? Personne le sait. Et vous n'avez aucune raison. A la guerre, tu sais pourquoi les autres doivent être liquidés.
- LA FILLE (sur le point de vomir.) Apportez-moi au moins un seau.
- LUI (Au FILS, déconcerté.)
Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu déconnes ?
- LE FILS Réfléchis un peu à ça. Il nous faut un nouveau gouvernement. Par exemple. Le pouvoir. Nous relever. Parce ce que l'une ou l'autre minorité devient toujours plus, l'air de rien, et nous menace. Toi, moi, nous tous. Mais toi...
- LUI Je voulais vous montrer... Vous deviez être fiers... ne pas vous laisser faire, jamais. Mes enfants ne doivent pas se laisser prendre le pain de la bouche.
- LE FILS Tu me fais de la peine.
- LUI Il y a quelqu'un à la porte.
- LE FILS Je ne veux pas crever ici à cause de toi.

- ELLE Le présentateur du journal. .. Images. Le sang, en noir et blanc, ressemble à de l'encre. Changer de chaîne. Ils ne disent pas de quelles couleurs sont les maillots des patineuses. Les patins gravent la surface de la glace.
- LE FILS Je n'entends rien.
- LUI Ils attendent un signe. Me font mariner. Merde, les salauds.
- ELLE (A la FILLE.)
Qu'est-ce qu'il y a ?
- LA FILLE (A ELLE.)
Arrête s'il te plaît. Ai-je dit. Pourquoi tu me frappes ? Je n'ai rien fait, voyons. Viens ici, tout près. As-tu hurlé. Regarde moi. Pourquoi trembles-tu ? Tu ne dois pas trembler. Baisse les mains et regarde moi !
- LE FILS C'est pas possible !
- ELLE (Pour elle-même.)
Je suis assise sur le sol de la cuisine et je ris. Des dents tombent par terre. Le lino. Sage. Disent les mains. Disent les lèvres. Dit la fenêtre. Sage. Disent les fréquences. Sage. Disent les yeux. (Un bruit, tous regardent fixement la porte, silence.) On part. On va se coucher au soleil. C'est une bonne idée, non ? Venez. Où est le poste de radio ?
- LUI Je veux aller dans un hôtel au bord d'un lac. Je veux des forêts et des montagnes... C'est ça ! Sortir d'ici. Qu'ils nous donnent une voiture, et sur la banquette arrière, de l'argent, dans une enveloppe.
- ELLE La mer.
- LUI Je vous prends comme otages. Ils ne sauront pas quoi faire.
- ELLE (Crie.)
Je ne suis pas ton otage !
- LUI (Crie.)
Fais attention, je te dis. C'est pas un jouet, ça.
(Calme.) C'est de la nature que tu veux, non. Un paysage romantique. Je nous y emmène.

ELLE Dans le parc. Mais tu n'y arriveras pas.

LE FILS J'en peux plus. (A LUI.) C'est plus drôle. Tu sais ce qui va bientôt se passer.

LA FILLE (A ELLE.)
 Dans ma tête ça tambourinait. Je ne savais pas ce que tu voulais. Je t'ai expliqué cent fois comment on lave un lino. As-tu murmuré. Puis tu as levé la main. Le coup m'a touché à l'oeil. Baisse les mains ! Baisse les immédiatement ! Ou je te bats jusqu'à ce que t'en crèves. Je te mets la tête en sang. Ta voix était devenue stridente. J'ai baissé lentement les mains. J'ai essayé de me tenir droite, comme tu le voulais. J'essayais de te comprendre, de comprendre ce que tu voulais. Puis l'air m'a manqué, ma gorge s'est nouée et je me suis mise à gémir. Oh, très impressionnant, ta comédie. As-tu ri. Mais tans tes yeux j'ai vu la peur. Tu m'as traînée jusqu'à la salle de bain. Déshabille-toi. As-tu dit en pressant le gant de toilette humide et froid sur mon front. Tu m'as fermement tenue sous le jet de la douche. Calme-toi. As-tu dit. Les bleus vont disparaître avec l'eau froide.

ELLE Des inventions tout ça.

LA FILLE (Crie.)
 Fous-moi la paix ! (Doucelement.) Je sais parfaitement que ça s'est passé comme ça. Je ne suis pas folle.
 (Suppliante.) Une fois au moins tu pourrais dire : oui, oui, ça s'est passé comme ça. Tu comprends.
 Je ne te demande plus pourquoi. Je veux seulement une vérité.

LUI Tais-toi.

ELLE Des inventions tout ça !

LA FILLE Tu es ma mère. Tu dois parler avec moi ! Dis-moi que tu m'aimes. (Pause.) Je veux une réponse.
 (Elle se précipite vers la porte et l'ouvre d'un geste brusque, LUI LA prend brutalement par le bras et appuie le canon du fusil sur sa tempe.)
 (La FILLE crie dans la cage d'escalier.) Il va tous nous tuer !
 Qu'est-ce que vous attendez, là-dehors ?!

LUI (Calme.)
Je compte jusqu'à trois : un, deux...

ELLE (Hystérique, criant à la FILLE.)
Reste ici !

(Noir.)

La porte de l'appartement est à-demi ouverte, la cage d'escalier est éclairée et dehors, devant la fenêtre, il fait nuit, une lumière bleue traverse les carreaux pour éclairer la pièce. LUI est assis sur le canapé, à côté d'ELLE, et tient le fusil à la verticale, d'une main, le canon vers le haut, légèrement pointé sur elle, tout en fixant la porte des yeux. Le FILS est à la fenêtre et regarde prudemment dehors, la FILLE est assise par terre, et se balance d'avant en arrière. Sur l'écran, on voit alternativement les visages des acteurs et ceux de soldats en gros plan, séparés par une lueur blanche.

ELLE (Démence.)
Ca ne fait rien. Rien du tout. On s'en fiche...

LE FILS (Désignant la porte.)
Il commence à faire froid ici.

LUI Reste où tu es !
(A ELLE.) Vas-y, pleure. Qu'est-ce que t'attends ?
(Crie, à la porte.) Qu'est-ce qu'il y a ? Je la descends. Tous.
Tous ceux qui veulent. Foutez le camp !
(Doucement.) Ce qui se passe chez moi, ça regarde personne, et je veux pas être dérangé. Ici c'est chez moi. Chez moi.
Pigé. Je... Crie ou je ris. Comme je veux. Ou pas. Le monde extérieur n'a pas à se mêler de ça.

LA FILLE (Absente.)
L'hélicoptère se pose sur l'aire d'atterrissage, au sommet de l'immeuble. Les rotors tournent encore. Les pales s'affaissent, pendent au moyeu, silencieuses, comme des bras morts. (Rit.)
Mais la lune brille.

VOIX D'UN POLICIER
(Depuis la cage d'escalier.)
Attention. Nous allons évacuer la cage d'escalier. Restez

calmes. Est-ce que vous m'entendez ?

LUI Qu'ils disparaissent, tous. Rentrez chez vous !

LE FILS (Lance.)
Oui ! Tout est en ordre !

LUI (Au FILS.)
Ta gueule ! Qu'est-ce qui te prend de leur parler.

ELLE (A la FILLE.)
La lune ?! Ne te mêle pas de ça. (Pause.) Enfant, tu croyais que la nuit était un voile, un voile découpé, troué, et tu croyais que les étoiles étaient les rayons du soleil derrière l'étoffe. Et moi ? Moi je trouvais ça beau.
De toute façon tout est perdu, même la croyance à une lune.

LUI (A ELLE.)
Oui, oui. Arrête à la fin.
On va voir...

ELLE (A LUI.)
On va voir quoi ? Si des anges sont suspendus au ciel ? Ou leurs corps délaissés ? Les anges gardiens ça devrait exister. Tu ne trouves pas ?
Pas même un petit, un tout rabougri... pas même un ange trisomique, ou complètement paumé... Il n'y a pas d'anges !

LUI Laisse moi tranquille. Toi et tout le monde ! Les cafards, le ciel, et le reste.
Faire le bilan. J'aimerais avoir édifié la stèle de tout ce qui est déjà mort depuis si longtemps. Pour ma mémoire. (A ELLE.) Mort. Me regarde pas comme ça. J'ai dit mort. Je ne sais plus rien. (Pause.)
Ca va pas comme ça. Il faut que je boive quelque chose.

ELLE (Pour elle-même.)
Des berceuses...quelque chose à propos du vent du soir et du marchand de sable. Maman. Chante encore une chanson. Le bisou avant de s'endormir, la berceuse, habiller, déshabiller, langer, nourrir, laver, mon petit trésor, mon souriceau, ma chérie...
Maman chante encore une chanson... vomis la... (Pause.)
Vous voulez que je chante ?

(A la FILLE et au FILS.) Un peu de gratitude, un peu d'attention. Mais vous ne tenez vraiment à rien. Pas même à vous.

LE FILS (A la fenêtre.)

Il y a une de ces quantités de flics dehors.

LUI Ca me dérange pas.

(Crie.) Je veux boire quelque chose, bordel ! Pourquoi il y a plus rien ?

ELLE Pourquoi ? Aucune idée. Tire, ça va peut-être t'aider.

LUI Je me demande ce qui me retient.

LA FILLE Arrêt... jusqu'à ce que la porte s'ouvre et qu'une main agrippe à tâtons le brouillard...

Le brouillard ? Mais quelle foutue merde ! Le brouillard ! Dans ton crâne en décomposition peut-être.

LUI A qui tu parles ?

LA FILLE Pas si vite. C'est ça le rêve ? Ca, la mélodie ? La berceuse ?

Les rideaux du séjour s'ouvrent en froufroutant, devant la fenêtre, un écran. Le film commence. Le rêve. De l'hélicoptère descendent des inconnus, armés jusqu'aux dents. C'est ce que j'attendais. Ils cherchent l'entrée. Ils viennent me venger. Ils viennent me sauver. Par ici. Par ici ! Pourquoi ne venez-vous pas ?

Bonne nuit ouistiti. Nous restons.

Enveloppés dans une couverture à fleurs, les mains sagement posées sur l'édredon, Maman et Papa sont devant le mur.

Donne leur bisou à Maman et à Papa.

ELLE Quelque chose... il y a quelque chose qui ne me sort pas de la tête... un mot absurde qui erre en tous sens, une phrase tronquée, qu'on n'a pas fini de prononcer.

(A LUI.) Sommes-nous déjà vieux ?

LUI (Au FILS.)

Descends. Je veux deux packs de bière et de la pizza au salami. De la pizza pour tous. (Pause.) C'est ma première revendication.

- LE FILS Quoi ?
- LUI Descends je te dis. Dégage !
- ELLE Vieux et sans amis.
- LUI (AU FILS.)
Grouille. (Rit.) Ou bien serais-tu trop lâche ? (Pointe l'arme sur lui.)
- LE FILS (Lentement.)
Laissez la porte ouverte.
- (Le FILS sort lentement, les mains levées.)
- LA FILLE (Au FILS.)
Qu'est-ce que t'attends, cours !
- ELLE (A LUI.)
Un plan. Tu n'as aucun plan ?
- LUI Non, Aucun plan. Une vie de merde. (Rit.) T'as qu'à t'en choisir une meilleure, hein ? Trois voeux. Dit la fée. Ouais. Rien du tout. Toi, t'en as des désirs. Non ? Vous en avez, vous, des espérances. Et c'est ça ! Vous voulez que j'en sache plus, que je fasse le bon choix. Mais pourquoi c'est moi qui devrait décider ? (Silence.)
Choisis, c'est ça ? (Rit.) Chacun est l'artisan de son propre bonheur. C'est ce qu'on dit. (Silence.) Mon père me battait avec sa ceinture. Pourquoi tu as jeté ton cartable par la fenêtre ? Il a demandé. Le blanc de ses yeux était injecté de sang. Tu fais toujours tout ce qu'on te dit ? Il m'a demandé. En souriant. Je l'ai regardé, les genoux tremblants. Je savais ce qu'il attendait. Malgré ça j'ai répondu : oui. Il est allé dans la cuisine et il en est revenu avec une cuillère de sel qu'il m'a mis devant la bouche. Alors avale. Il a dit. On a attendu tous les deux. Les coups ou le sel ? Il a demandé. Tu peux choisir. Choisis.
(Crie.) Voilà comment c'est ! Alors, il faut que je choisisse ? Oui ? Oui ou non ?
- ELLE Pose ce fusil.
- LUI Il a baissé les volets roulants pour que les voisins ne voient

rien. Il n'a pas crié, pour qu'ils n'entendent rien.
 Mais maintenant c'est différent ! (Hurle.) Terminé, tout ça !
 Ici, on crie. Autant que je veux.

LA FILLE La crosse brille. L'arme a été nettoyée. Le chargeur est plein.
 Bien. Rira bien qui rira le dernier. Devant l'écran, on entend,
 une fois encore des rires sarcastiques sortir du canon, de la
 bouche. Dis bonne nuit à Papa, c'est bien.
 La première balle touche mon front. Pénètre, exactement
 entre les deux yeux. Le cerveau explose, masse humide. Une
 sensation cristalline d'indifférence rampe dans la commissure
 tremblante des lèvres. Le processus est sans douleur.
 La première balle. Doucement les lèvres murmurent : La
 première balle.

LUI (A ELLE.)
 Tu ne m'écoutes même pas.

ELLE Si. Mais si, bien sûr...

LA FILLE Je vois les jambes de Maman entre les barreaux du parc à
 bébé, les varices sous l'ourlet de sa combinaison. Maman
 balaie, elle chante, elle frotte. Elle chante à voix haute : Non,
 c'est pas tous les jours dimanche.

ELLE (A LUI.)
 Je ne suis pas encore bonne à mettre au rancart ! Ne me
 regarde pas comme si tout était terminé. J'ai encore quelques
 projets. Je suis encore jeune.

LUI Regarde.

LA FILLE Sol, plafond, quatre murs, une porte.

ELLE Tu aurais pu me prévenir. Je n'étais pas préparée... Le loyer,
 l'électricité, le gaz, les assurances... celui-là avait besoin d'un
 nouveau pantalon, les chaussures... ensuite ils tombaient
 malades tous les deux.
 Des taches... Dans la cuisine moisissent des fantômes.
 (A LUI.) Je ne veux pas résister.
 S'il te plaît. Écoute-moi donc. C'est de ma faute, ou quoi.

LUI Ne t'inquiète pas. Je n'ai jamais été aussi calme. Un
 véhicule... pour s'enfuir... Dans tous les cas. (A ELLE.) Où

veux-tu aller ? On pourrait prendre l'avion.
(Rit.) A moi de jouer.

LA FILLE Le disque tourne sur le grammophone. Le bel héritage. L'aiguille creuse les sillons. Scratch, scratch. Ca grésille dans le pavillon, l'aiguille crisse. Sinon rien. Pas de musique. (A ELLE.) Le pantalon est soigneusement posé, pli contre pli, sur la chaise. Papa est couché sur la chaise-longue, le slip à hauteur des genoux comme peut-être un collier autour du cou d'un chien. Puis ses mains se contractent. Ses doigts s'enfoncent dans les épaules tendres de la femme... de la femme blessure. De la femme découpée. L'argent de Papa sur la table... Billets en douce. Des ongles dans les épaules chaudes. Le corps lourd sous la femme, la femme silence derrière le terrain de football. Elle, elle ne dit rien pour l'instant, elle se tait, elle respire

LUI (A ELLE.)
Personne avait prévu ça. Même pas toi, avoue donc.

ELLE Arrête.

LA FILLE Ses yeux rampent le long du mur, tâtent le papier peint à motifs, plus haut, toujours plus haut. Une flamme. Tout est blanc, tout est poussiéreux. Muet. Vide. Plus haut. Son regard tourne autour de l'ampoule nue, fouille la lézarde du plafond. Il observe avec délectation la mouche, fait l'inventaire de ce qui manque. L'horloge du salon, l'armoire de la chambre à coucher, la descente de lit, les étagères et les plantes d'appartement manquent, ne sont pas là, à leur place habituelle. Dans la cabine de douche, l'eau tiède clapote. Le matelas n'est pas épais. Papa remonte son pantalon. Il regarde à la dérobée le sol souillé, visqueux, la table de nuit barbouillée.

LUI Indéfiniment... Pas vrai ? C'est ce que tu penses, non ? On aurait pu vivre indéfiniment des indemnités de chômage !

ELLE Oui. (Pause.) Oui.

LUI Oui ? Non. Je suis assis chez moi, je fixe l'horloge des yeux. Ta fille porte une minijupe. Elle a ce sourire en coin. Qu'est-ce que tu penses ? Elle se fout de moi ?

ELLE Ma fille ?

LA FILLE La deuxième balle fait exploser les paroiétaux. Et reste fichée dans la mâchoire supérieure, éclats d'os dans le palais.

Répugnance...

Le collant déchiré glisse sous la robe. Je le retiens. Collant rouge sous une robe bleue. Rouge et bleu, femme de polack ! Je retiens le collant. Viens, sois gentille. Dit Papa. Viens t'asseoir sur les genoux de Papa. Hue, hue, hue dada, le cheval de mon papa... Je rétiens le collant sur les genoux de Papa.

Quel malheur. Dit Maman. Donne. Dit-elle. Je vais le reprendre, ton collant. J'ai froid aux jambes. Et puis Maman reprise le collant, elle reprise elle rembourre tout, de plus en plus, rembourre les chiffons à plat, les petits chemisiers, les petites vestes, les petites poupées, les petits animaux. Elle rembourre avec du pudding, de la confiture, passe le fil de laine à travers le chas de l'aiguille, le coud dans le tricot rouge, point par point. (Pause.)

Je ne plierai pas le genou ! Ou alors, pour me traîner ailleurs. Vous n'êtes pas ma famille ! Pas vous. Ca j'en suis sûre.

LUI Elle sourit en coin ? Et toi aussi. Je le vois. Ca vous passera. Je ferai appel à eux s'il le faut. Je veux le savoir. Mes coups, valent-ils encore ? (Silence.)

J'ai oublié mes muscles. Vous ne me prenez plus au sérieux. Mais je suis le maître chez moi. Encore. A partir de maintenant on commence à s'entraîner. Aujourd'hui, c'est la mobilisation. On répond à leurs tirs.

(Crie.) Je suis assis dans ce trou puant, à rien foutre. Je sors. Comme ça, tout simplement. Nulle part. Un homme, ça n'a pas à dire où il va. Tout ce que je veux, c'est de l'air. Je reviendrai. Personne ne me prendra pour un fou. Ca peut continuer comme ça. Mais c'est au couteau qu'on tirera un trait sur tout ça.

ELLE (Regarde la porte.)
Il ne reviendra plus.

LA FILLE Maman enfonce la pointe de l'aiguille dans l'oeil vigilant. Ne dis rien. Je connais vos jeux. Comme les bohémiens, ne prendre soin de rien, tout déchirer, la robe, les bas, des bleus partout. Ne dis rien. Supplie Maman. Comment cela a-t-il pu arriver. Alors que je t'aime.

- LUI (A ELLE.)
Pas la peine de jouer la comédie. De regarder comme ça. Tu crois qu'un de tes types va venir te sauver ? Te sortir d'ici ? Traînée !
- ELLE
Laisse ça. Je ne veux pas l'entendre. La même chanson depuis des années. Aucun homme ne m'intéresse. Je ne veux pas qu'on me veuille. Ca me dégoûte. Mais tu n'as aucune idée de ce que c'est, le dégoût.
- LUI
Je suis réveillé par le bruit de ta clé dans la serrure, à cinq heures du matin. Tu t'enfouis à côté de moi dans les draps et tu sens la transpiration, tu parles en dormant. Même dans le noir je peux les voir, les mains sur toi, là où tu t'es laissée tripoter. (Gémissant.) Mon mari est méchant avec moi. (Rit.) Alors le prince charmant te serre dans ses bras et tout est arrangé. Il transforme la merde en or et toi en pucelle. (Avec violence.) C'est comme ça que tu te l'imagines, à peu de chose près ?! Et moi, je participe ? Sur un lit de roses ? (Méprisant.) Tu vas faire en sorte qu'on vive mieux. (Rit.) Un restaurant ! Pourquoi pas un asile pour SDF ?
Mieux ? Et merde !
- ELLE
Tu demandes comment je vais ? Tu me le demandes ?
- LUI
Pourquoi faire ?
- ELLE
Excuse toi.
- LUI
Qui voudrait bien quelque chose de toi... Mais quand même. T'as ça dans la tête. Tes pensées. Toute cette merde. Des rêves.
- ELLE
Autrefois tu me tournais le dos quand je dormais. Je ne savais pas si tu allais rester. J'essayais d'avoir un désir. Je pensais que toi et moi... une confiance. Quoi ? En Dieu ? En la réalité ? Dieu n'a aucune idée de l'amour. Toi non plus. Quand j'avais de la chance, ton bras entourait mes hanches, la nuit... En échange, tu pouvais être comme tu voulais. On ne peut pas tout avoir dans une vie.
- LA FILLE
Sa main en l'air devant mon visage. Elle pleure, cogne, pleure. Mon arcade sourcilière éclatée, touchée par l'alliance,

saigne. Le sang chaud alourdissant la paupière et son regard de l'autre côté, à la recherche d'une raison derrière la cloison de sa colère...

Son cri derrière la porte verrouillée : je me suicide ! je n'en peux plus.

ELLE (A la FILLE.)
Ferme-la.

LA FILS (Depuis la cage d'escalier.)
C'est moi. Je suis seul.

LUI Bien sûr. Lâche. Je crois tout ce que tu dis.

(Le FILS entre, il porte des cartons à pizza et deux packs de bière.)

LUI Ferme la porte, imbécile !

(Le FILS ferme la porte avec précaution.)

LE FILS (A LUI, en lui tendant la bière et la pizza.)
Tiens. Ils veulent négocier... Ils disent...

LUI (Ouvre une bière.)
Ah enfin. Ta gueule.

LE FILS On pourrait... Si tu te débarrasses des munitions, alors tout ne serait que...

LUI Je le savais.
Tu es vraiment le dernier des cons.

LE FILS J'aurais pas dû revenir.

LUI Tout juste. Déballe la pizza.

(Le fils ouvre les cartons à pizza, et les distribue, d'abord à ELLE, puis à LUI. LUI fait glisser un carton par terre, vers la FILLE. LE FILS garde le quatrième carton fermé, sur le bras.)

LUI (A LA FILLE.)
Tiens. Mange !

- LA FILLE (Déchirant la pizza en petits morceaux.)
Le grammophone est en marche. Scratch, scratch. Le temps se traîne le long du sillon noir. Patience. Le joyeux film. Le beau. Sur l'écran, grand-mère est assise à une table de fête. A sa gauche et à sa droite, le bruit des guillotines. Clac. Part de tarte à la crème après part de tarte à la crème... Elle mâche et mâche. A l'arrière-plan, l'arbre de Noël transperce le plafond, avec de petits projecteur de force antiaérienne soigneusement accrochés aux branches vertes. Force anti-aérienne légère. Le bel héritage. Le tracé de lumière de l'artillerie décorant la région aérienne sainte et hivernale.
- ELLE Suis-je encore belle ?
- LA FILS C'est un sacré bordel, dans la rue. La maison est cerné, il y en a même sur le toit. Ils veulent savoir ce qui va se passer.
- LUI Et alors ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?
J'ai le temps.
- LE FILS Ils faut que tu leur dises quelque chose, n'importe quoi. Je vais redescendre... ensuite, je remonterai, on parlementera avec eux, et...
(Pause.)
Bon Dieu, on ne peut quand même pas rester éternellement ici à commander de la pizza.
- LUI Ah non ?
Tu as raison. La prochaine fois on commandera du mousseux, des brochettes de viande, n'importe quoi. Moi, ça me plaît. A ta mère aussi, ça plaît. Elle n'aura plus besoin de faire la cuisine. (A ELLE.) C'est vrai, non. (Satisfait.) Comme ça, la vie est belle. Merveilleuse. C'est moi qui décide maintenant.
Travailler, travailler, travailler. Jusqu'à ce que la sirène rie.
Vous ne comprenez pas ça.
- ELLE De la pizza. Tu es content maintenant ?
- LUI Je viens de t'inviter à dîner. (Pause.) Alors bouffe.
- ELLE (Commence à manger.)
Oui. Oui, oui, oui, oui...

- LA FILLE Coupure. La bobine tournant à vide, avec le battement continu du film en super 8, chante. La main de Papa tremble. La troisième balle, c'était du mauvais travail. La sang n'a pas coulé sur le tapis du salon. Comme une perceuse faisant jaillir des étincelles, le projectile pénètre en vrille dans le crâne, se visse dans mon cerveau comptant désespérément les coups entre les années. Papa s'affaire sur le projecteur. Les deux bobines se sont mélangées. Maman glisse un journal sous ma tête. Le précieux tapis doit rester propre. La première tentative de mourir échoue. Derrière mon corps, qui veut sortir de la pièce, le projecteur crépite. Les bras tirent le papier sous les cheveux ensanglantés jusqu'au palier.
- LUI (A ELLE.)
Tu dois être de mon côté. Il le faut. C'est la moindre des choses.
- ELLE Arrête avec ça. Arrête. Tu es devenu fou. C'est tout. Je ne veux pas...
- LUI Ce n'est pas la question. Tu ne veux pas ? Et après ?! Tu as déjà commandé ma tombe ? Tu es liée à moi. A moi ! Et ça, ça ne changera pas.
- LE FILS (A LUI.)
Bon, eh bien ?
L'heure tourne.
- LUI (Au FILS.)
Encore un mot, espèce de petit branleur...
(A ELLE.) Je ne suis pas comme tous ces types dans la rue. Tous pareils...négligés, abrutis. Qui courent à droite à gauche. Qui attendent. Non. Pas moi... je ne suis pas des leurs. Moi, ça va. Ca va très bien.
- LE FILS (A la fenêtre.)
Merde.
- ELLE J'ai froid.
- LUI Tous des piétons ! Comme je hais leurs tronches débiles. A partir d'aujourd'hui nous nous déplacerons en voiture. Ce rebut. Dans le métro, dans le bus. Tu les regardes et... tout

ce qui te restes à faire, c'est leur foutre ton poing dans la gueule. Mais tu passes devant eux comme un être humain. Tu te retiens. Pourquoi sont-ils là ? Ils te prennent tout. Se mettent en travers de ton chemin. (A ELLE.)

Trop de corps. Tu comprends ? C'est insupportable. Des idiots. Des débiles. Des visqueux. Je t'exterminerais toute cette racaille, moi. En deux temps trois mouvements. Celui qui ne gagne rien : liquidé. Celui qui est malade, qui n'a pas de famille : liquidé. Tout ça doit être liquidé. Tout cette merde. Alors, on pourra enfin l'avoir, ta foutue chance.

LA FILLE Dans la salle de bain je fais glisser mon visage sur le carrelage froid. Joints grisâtres entre des carrés verts pâles... chaussé de pantoufles de velours, à pompons, Maman me rejoint à pas de loup sur les carreaux. Elle se penche, nettoie avec une éponge humide le crachat rougeâtre à côté de la cuvette des W-C, glisse un billet sous ma main tremblante.

ELLE On l'a laissée passer, notre chance.

LUI Rien. Des excuses. (Rit.) On a été trop bêtes. (Pause.) J'aurais bien aimé avoir plein de femmes. Une voiture de sport. Je serais bien resté seul avec moi-même, à me dépraver. Pourquoi pas ?

LA FILLE Le sang s'accumule dans le cristallin de l'oeil, et dans la bouche, le vomi. Peu à peu, déglutir devient impossible. Là ! Les rotors recommencent à tourner. Le moteur hurle. L'hélicoptère quitte l'aire d'atterrissage. Personne n'est sorti de la maison. Ils vont décoller. Des rêves ! Un rêve ?

ELLE J'aurais bien aimé être quelqu'un qui soupçonne une essence en soi, une force, des aptitudes.

LUI Débile. Une essence. L'essentiel. De la bouillie pour les chats. On ne doit pas vivre continuellement avec l'essentiel. L'essentiel, c'est de la merde.

LA FILLE A travers les pièces flotte une odeur de graisse chaude et de rôti.
Sur l'écran passe le feuilleton.
En plan fixe la caméra filme Papa et Maman sur un lit. Le chiffon à poussière à côté du vase. Papa et Maman s'obstinent

à s'en tenir au scénario. Le corps gît sur le sol de la salle de bain.

- LUI (A ELLE.)
C'est nous. Nous les merdeux.
- ELLE Et alors. Qu'est-ce qui va changer ? Rien.
- LUI Le premier étranger venu bouffe à sa faim. Possède une maison, une voiture, un compte en banque... et se sent bien. C'est vrai que ça dérange personne. Ils peuvent tranquillement engraisser sur notre dos. Ecoute-moi ! (Pour lui même.) Ca y est je suis entouré de fous. (Désigne le FILS.) Demande donc à çui-là. Il s'agit de devenir plus fort, de prendre le pouvoir. (Au fils.) Non ? Pourquoi on n'a pas de pouvoir, nous ? Dans notre propre pays !
- LA FILLE Fous lui ton poing sur la gueule. J'ai dit. On était dans la gare. Le type n'avait rien fait.
- LUI (A la FILLE.)
Au fait, ça suffit maintenant.
- LA FILLE Je voulais voir son visage saigner.
- LUI T'es sourde ?
- LA FILLE Il m'a regardé d'un air si con en passant.
- LUI (A ELLE.)
On dit à l'un ce qu'on devrait communiquer à l'autre, et...
- LA FILLE Démolis la, sa tronche. Vas-y. Après, j'écarterai les jambes pour toi.
- LUI (A ELLE.)
T'entends ce qu'elle dit ?
- ELLE Non.
- LA FILLE Je vais nous l'arranger jusqu'à ce que ses tripes soient réduites en bouillie. Il a dit. Et après, je te montre ce que je

sais faire.

LUI Non ?
Et aux autres, on raconte ce que devraient apprendre les uns...

LA FILLE Achève la, cette bite ramollie, et ensuite, je me laisserai baiser. Je l'excitai.

LUI (A la FILLE.)
Arrête de te ridiculiser. (Pause.)

LE FILS Qu'est-ce que tu comptes faire ?

LUI Rien.
Pourquoi est-ce que je devrais me bouger le cul ? Je suis bien, moi, assis là. Mon arme fonctionne. Qu'on me propose quelque chose. N'importe quoi. J'y réfléchirai.

LA FILLE Au début je le faisais simplement pour le fric. Mais ça changeait rien.

ELLE (A LUI.)
Tu dois l'envoyer en-bas. Avec le fusil. On dira que tu es saoul. Saoul, tout simplement... une dispute de famille... Je dirai...

LE FILS (A la fenêtre.)
Je descendrai pas. Plus maintenant.

LA FILLE Je regardais comment il traitait son semblable, la pointe de sa botte donnant des coups sur la bouche haletante. T'arrête pas. J'ai crié. Il couine encore.

(LUI regarde fixement la FILLE.)

LUI Ouvrez la fenêtre. J'étouffe.

LE FILS T'es fou ?

LA FILLE Ce salopard se tortillait dans tous les sens, c'était n'importe quoi.

LUI (A la FILLE.)

Ne me cherche pas.

LA FILLE Je t'aime. Il a dit. Le type puait la sueur tellement il avait la frousse. Alors vas-y, baise-moi, là, j'ai dit. Pendant qu'il venait, qu'il jouissait en moi, je regardait les yeux pochés, le nez cassé, le dégueulis et le sang sur le bord du trottoir, le regard désespéré, implorant.

LUI Ta gueule ! (Frappe la FILLE au visage.)

LA FILLE (Crie.)
Arrêtez, arrêtez. Il bégayait. C'était excitant de le voir essayer d'essuyer sa morve alors que sa main... Vas-y. Frappe encore une fois.

LUI (Pointe le fusil sur la FILLE.)
Quand je dis tu fermes ta gueule, alors tu le fais, tu la fermes! Tu comprends ça. Dis : oui. Dis : oui. Je t'ai compris. (Se tourne et pointe le canon sur son visage à ELLE. A ELLE)
Qu'est-ce que j'ai négligé ?! Qu'est-ce qui te plaît pas ? (Pause.) Quoi ! Dis ce que j'ai oublié.

ELLE Aujourd'hui c'est mon anniversaire...

LUI C'est tout !?

LE FILS (A la fenêtre.)
Merde. Ca devient sérieux.

LUI (Se tourne vers le FILS.)
Tout est si calme tout d'un coup.

(Sur l'écran de la télé apparaît une paysage de bord de mer avec des palmiers.)

LA FILLE (Doucement, lentement.)
Que sa main, il ne pouvait plus la bouger.
T'as le droit de m'embrasser. Me barrer la peur du front. C'est si dur d'être une femme, quand... (Fort.) Je ne suis pas une femme ! Va te faire foutre. Quoi ? (Doucement.)... quand on a pas eu le droit d'être enfant. S'il y avait eu quelqu'un, chez moi, rien qu'une fois, quelqu'un, qui m'aurait rafraîchi le front, qui m'aurait couverte, dans mon sommeil...

(Fort.) Vas-y, tire ! Je vous vois, tous. Mon poisson rouge. Tu disais. (A ELLE.) Mon petit poisson rouge. J'aimais entendre ça. Mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Même ça, ce n'était qu'un mensonge. Je suis seule dans l'aquarium.

Je vous vois derrière la vitre.

Je suis plongée dans la gelée. Je ne peux pas parler, je ne sens rien, je suis froide, écailleuse... un poisson mort. Je me sens mal.

(Doux.) Tu es là ? Si tu veux, tu peux m'embrasser.

Prudemment. Tu dois être très prudent.

(Fort.) Oui je vous aime. Je vous aime tous. Appuie maintenant.

LUI (S'assoit à côté d'ELLE sur le canapé.)
Allez-vous faire...

ELLE La pizza est froide.

LUI Chies dessus. Pas avec moi. Tu m'entends ? Pas avec moi.
Qu'est-ce que t'as à me regarder ?

ELLE Maintenant, on aura plus jamais de visite, c'est sûr.

LUI J'attends. (S'ouvre une bière.)
Je peux attendre et attendre. Fais ce que tu veux. Crève, tiens.
Qu'est-ce qu'il y a ? Tu vas me dénoncer ?
Alors, vas-y. Cours.
Tu crois que je sais quelque chose. (Rit.) Désolé.

LE FILS Quel jeu de merde.

LUI Je n'ai pas le moindre pressentiment.
Merveilleux. Il n'y a pas de désirs ! Pas le plus petit désir.
J'avais raison.

ELLE Ne bois pas.

LUI Pourquoi pas ? C'est une question de vie ou de mort ?
Pourquoi je n'abandonne pas ? Je devrais savoir ce que je veux ?
Mais moi j'ai mangé. Je suis rassasié.

LE FILS Arrête. Dis-moi ton plan. Je suis avec toi.

LUI Oui.

LE FILS On y va ensemble. Côte à côte.

LUI Oui. (Pause.)
Pourquoi faire ?

LE FILS Ils attendent, bordel. Ils attendent encore.

LUI vient Pourtant j'ai essayé. Tu vois. Je ne sais rien. Rien ne me
à l'esprit. Un restaurant ! Non mais sans blague ! Des désirs !
Ca rapporte rien, ça. A part des déceptions. Vous parlez trop.

ELLE Tu dois réfléchir. Tu dois penser à nous aussi.

LUI Peut-être. C'est bien possible.
Non. Ca, ici, c'est ma fête. Toi, tu te mêles pas de ça. Si rien
ne me vient à l'esprit, alors rien ne me vient à l'esprit. Je n'ai
pas de plan. Pourquoi j'en aurais un, après tout ? Les choses
sont comme elles sont. Moi, il me manque rien.

LE FILS Ils vont tous nous descendre. L'un après l'autre. Bordel.
Bordel de merde.

LUI Arrêtez de parler. Ca me dérange. (Boit.)
Qu'est-ce que vous avez à regarder. (Boit.)
C'est comme ça. (Rit.) Aucune chance.
C'est comme ça. (Rit.) Pas la moindre petite chance.
Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?
Rien.
Ils vont prendre la maison d'assaut ?
Pourquoi faire ?
C'est comme ça. (Rit.) Ca changera rien.
J'aurais pu m'en douter.
Vous êtes toujours encore là.
J'aurais pu le savoir.
(Pause.)
C'est comme ça.
Enfin, la paix.
(A la porte.) Alors. Et maintenant ?

(Tous regardent fixement la porte. Le téléviseur devient noir.)

Un insupportable bruit parasite s'élève, devient de plus en plus fort. Personne ne bouge.)

(Noir.)